4e Année. — 1899

N° 1

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro : 40 CENTIMES

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : **5 francs** (Prix unique)

4e ANNÉE. — 1899 | N° 1

SOMMAIRE

NOTIONS ET PRINCIPES

En reprenant, au début de cette nouvelle année, notre publication régulière, il n'est peut-être pas inutile de rappeler en quelques mots les notions générales qui caractérisent notre effort et les principes qui nous guident.

Notre objectif est la réalisation de « l'Humanité intégrale », et nous entendons, par ces termes, non seulement l'harmonie de tous les humains vivant sur la terre à une époque donnée, mais, d'une manière plus vaste et plus complète, — la seule véritablement intégrale, — l'harmonie de *tous* les humains issus des évolutions de la vie sur notre planète. Nous entendons, par conséquent, — avec preuves positives à l'appui, — que la mort n'existe pas, que tous les organismes évolués ont une survie (générée par un dédoublement), et que, au point où nous en sommes, le degré le plus intéressant de la survie universelle est l'immortalité humaine. Cette immortalité — toujours d'après les données de l'expérience — a pour siège, pour milieu d'éclosion, un certain espace substantiel, une sorte d'atmosphère spéciale, incomparablement plus étendue que l'atmosphère aérienne, et d'autant plus subtile qu'elle s'éloigne davantage du noyau planétaire; mais cette atmosphère, tant qu'elle n'atteint pas certaines altitudes où il est possible de concevoir sa rencontre avec les atmosphères correspondantes d'autres planètes, peut être considérée comme faisant corps avec la terre; et c'est l'ensemble des habitants, de degré humain, qui peuplent et la terre proprement dite et son atmosphère de survie, c'est cet ensemble, c'est cette cellule mondiale *complète* que nous appelons *l'Humanité Intégrale*. Rien de plus; rien de moins. Nous tenons, pour notre part, à bien préciser cette expression; parce que d'autres l'emploient quelquefois, soit dans un sens plus restreint qui ne comporte pas l'immortalité, soit dans un sens

d'extension à tout l'univers, qui n'est pas non plus celui que notre besoin de précision croit devoir adopter.

Nous rappellerons encore qu'il n'était pas possible d'établir sur des bases positives une conception comme celle de l'Humanité intégrale (pressentie pourtant par des génies tels que Pierre Leroux) avant le moderne avènement de ce qu'on a appelé le spiritisme, et qui n'est que le renouveau d'un fait vieux comme le monde. Je dis « moderne avènement », car, si le fait est ancien (et il ne saurait ne pas l'être, puisqu'il est naturel), ce qui est spécial à notre époque, c'est son adaptation au progrès des concepts et des aspirations, c'est sa portée nouvelle. Le caractère mystérieux qui s'attachait autrefois à la communication entre la vie et la survie, l'abîme creusé (du moins pour le vulgaire, c'est-à-dire pour la grande majorité humaine) entre le naturel et le prétendu surnaturel, la généralité des idées fausses tant au sujet de la terre que du ciel astronomique, l'impossibilité de synthétiser les vibrations des peuples avant les grandes découvertes de la locomotion rapide et de la télégraphie électrique, tout s'opposait à une vue d'ensemble, exacte et limpide, embrassant l'immortelle Humanité. Mais, quand la connaissance humaine, se ramassant sur sa boule de terre pour mieux activer des conquêtes devenues nécessaires et des transformations urgentes, eut laissé la négation déblayer le terrain, balayer les formes superstitieuses de la pensée aux prises avec l'invisible, — le renouveau du fait immortaliste put se produire et s'offrir à la mentalité rajeunie. Ce fait, en ses multiples manifestations, ouvre patiemment sa voie d'avenir. Il est; il contient une énergie de mouvement; donc il avancera; et mieux lui vaut marcher lentement, en fondant à chaque pas sa route nouvelle, que de dévier, par trop de hâte, sur quelque débris de l'ancienne. Peut-être n'a-t-on pas, au début, suffisamment évité les sollicitations des vieilles ornières rencontrées au travers de la ligne à construire; mais peut-être aussi était-il difficile qu'il en fût autrement, car, en général, le goût des études psychiques ne s'improvise pas, surtout quand il comporte une lutte de pionniers, il suppose une acquisition progressive par des existences antérieures, et par conséquent un reflet de passé qui nous prédispose à l'hypnotisme des ornières. Cet hypnotisme il faut nous en affranchir, et le meilleur moyen, c'est d'avoir toujours les yeux fixés sur la Cité future, c'est de construire, avec des matériaux neufs et consistants, une route imperturbable vers l'idéal d'harmonie. En procédant ainsi, il pourra nous arriver de planter des jalons au delà du solide, au delà du tronçon définitivement établi; mais nous ne les donnerons que comme des jalons. Et c'est précisément ce que nous faisons en ce moment, dans cet aperçu, tout en ayant, par notre expérience, la conviction personnelle qu'un ensemble d'études ultérieures apportera la consistance d'une voie solide à ce simple jalonnement.

Pour travailler à la réalisation de l'Humanité intégrale, nous devons être avec les militants humanitaires dans toutes leurs œuvres de progrès, — en

même temps que nous devons coopérer à la communication de ces deux éléments qui ne font qu'une seule Humanité : les humains qui sont incarnés à la surface de la planète, et ceux qui vivent dans l'atmosphere éthéréenne de la terre. Nous devons donc veiller à sauvegarder le caractère humain de cette communication, et considérer que le religiosisme serait aussi absurde en la circonstance que dans l'envoi d'une dépêche amicale entre Paris et New-York. Dans les deux cas, il n'y a d'autre religion que celle d'une affectueuse solidarité.

On a pu remarquer que, depuis quelque temps, nous avons ouvert une tribune à nos correspondants éthéréens. C'était logique, et c'était juste, étant donnée notre définition de l'Humanité intégrale. Si nous étions restés dans la seule théorie, comme au début de notre publication, nous aurions bénéficié sans doute d'une certaine disposition du public, curieux de philosophies diverses et méfiant des notions en œuvre ; mais il nous semble, quant à nous, que l'idée de l'Humanité intégrale ne pouvait véritablement se manifester que par des spécimens de notre conjonction avec l'Humanité éthéréenne. Assurément, en l'état actuel, encore bien rudimentaire, de nos rapports avec celle-ci, il nous est difficile de certifier des identités ; et, quelle que puisse être à cet égard, du moins en certains cas, notre conviction personnelle basée sur une longue série d'observations concordantes, nous n'avons point la prétention de garantir au lecteur aucune de ces identités. Nous lui offrons, en toute sincérité, des documents et nous les accompagnons des menus renseignements qui peuvent intéresser sa curiosité. Si une signature est donnée, c'est au lecteur d'apprécier jusqu'à quel point celle-ci est vraisemblable à ses yeux ; nous nous garderons bien de chercher à la lui faire accepter comme parole d'évangile : d'abord parce que nous respectons trop sa liberté, et ensuite pour éviter des chocs aussi fâcheux que stériles, au cas où dans un autre groupe il plairait à un invisible quelconque de prendre le même nom pour tenir un langage contraire. Que le lecteur soit donc lui-même juge des identités. Il pourra encore se faire qu'il adopte l'hypothèse du « sub-conscient » du médium ou de la « conscience collective » de l'assistance ; mais dans ce cas, nous sommes convaincus qu'il se trompera, car le « sub-conscient » du médium ne peut donner, par lui-même, que des impressions se rapportant aux antériorités du dit médium, et les suggestions de la « conscience collective » de l'entourage ne se peuvent guère concevoir sous la forme d'un langage net et précis, surtout si les assistants n'ont nullement provoqué la manifestation, si celle-ci apporte des éléments inattendus, et surtout, ajouterons-nous, si les idées formulées sont en opposition avec les idées instinctives du médium.

Mais revenons aux considérations générales dont nous nous sommes un instant écartés, et terminons, à grands traits, le rappel de notre concept et de nos principes.

L'Humanité intégrale, c'est l'ensemble harmonique de tous les êtres humains issus de la planète Terre, où ils ont vécu de nombreuses vies, sans compter les innombrables existences de leur ascension à travers les règnes inférieurs de la nature. Ces êtres humains, alternativement incarnés ou désincarnés (tout en tendant vers une raréfaction des phases incarnatives) sont tous solidaires, qu'ils soient sur la terre ou dans l'atmosphère éthéréenne. Ceux qui ont travaillé au progrès terrien ne cessent donc d'y travailler encore, suivant les moyens dont ils disposent, dans quelque mode d'existence qu'ils se trouvent. (Et malheureusement, il faut dire aussi que ceux qui se sont appliqués à mettre les hommes sous le joug continuent longtemps encore dans l'au-delà leur œuvre d'oppression et d'autoritarisme; là ils ont beau jeu, car tout à leur aise ils peuvent hypnotiser des fanatiques, et s'ils rencontrent un médium qui se laisse armer prophétiquement d'une trompette, ou même d'un simple mirliton, ils jouent audacieusement du mystère et des foudres divines).

L'Humanité intégrale, pour sa réalisation vraie, aspire à l'harmonie. L'harmonie, c'est la concordance entre le tout et les parties, entre l'unité et les nombres. La vie des parties, la vie des nombres, pour s'épanouir pleinement, a besoin de la liberté. La vie du « tout », la vie de l'unité, dans sa primitive ignorance, demande protection à la force compressive de l'autorité. Mais la liberté se révolte, et la lutte se poursuit, dans le martyrologe des siècles, jusqu'à ce que le principe d'unité, illuminé par l'amour (force attractive) et se réfugiant en lui, répudie l'autoritarisme auquel il s'était d'abord inféodé. Et alors, de l'union féconde de la liberté et de l'amour, l'harmonie s'engendre progressivement.

La liberté sans l'amour ne peut rien procréer. Et, de même, l'amour sans la liberté dégénère en un retour à l'autorité. Exemple: l'histoire du Christianisme (sans compter de moindres exemples, qui se déroulent sous nos yeux).

Mais, de même qu'il ne suffit pas de proclamer la liberté, et qu'il la faut conquérir, de même il ne suffit pas de proclamer l'amour, et il faut le conquérir également. Certes, il est bon, en attendant mieux, d'avoir les yeux fixés sur un idéal de fraternité; mais l'expérience prouve combien c'est insuffisant. L'amour se conquiert, s'apprend, et il s'apprend progressivement, comme tout ce qui s'apprend. Son premier problème est de faire l'harmonie dans le nombre le plus restreint (à part l'unité), c'est-à-dire dans le nombre 2. C'est vers la solution de ce petit problème, sous l'impulsion de la nature comme par les aspirations de l'idéal, que tendent d'abord les chants de tous les poètes. Quand ce problème est résolu, l'être humain transfiguré en un être double, en une nouvelle âme de feu, est capable d'oser et d'accomplir la réalisation de toutes les harmonies progressives dont la résultante doit être l'harmonie générale de tous les humains: la véritable Humanité intégrale. Simple indication en passant; car ceci ne peut se développer en quelques mots.

Chaque planète étant un monde porte aussi, sur elle et autour d'elle, une Humanité intégrale. Les Humanités intégrales, par leurs éléments déjà harmonisés, rayonnent autour d'elles leur âme une et collective; et lors que ces divers rayonnements deviennent assez puissants, ils se rencontrent, ils s'anastomosent, ils se fondent, et des mariages d'Humanités agrandissent la communion des consciences jusqu'aux proportions d'un système solaire. Et dès lors, rien n'empêche de concevoir l'extension de l'incendie. Pourquoi chaque système solaire n'aurait-il pas aussi son atmosphère vivante, éthérisée à l'infini dans les immensités de l'espace? Et pourquoi de la conjonction des atmosphères subtiles de ces systèmes solaires, de ces étoiles, ne se formerait-il pas aussi des mariages de mondes stellaires, des communions d'âmes multiples et gigantesques où l'amour unirait tout dans la plénitude des libertés? (Regardez le macrocosme en microcosme, réduisez chaque monde aux proportions d'une cellule cérébrale, et l'hypothèse, moins éparpillée, vous paraîtra plus saisissable; car, approximativement, vous avez ainsi le cerveau, cette république de cellules, synthétisée en organe d'unité consciente). C'est cette harmonie des harmonies, toujours progressive par les incessants progrès qui montent vers elle pour l'enrichir, c'est cette sorte d'Etre collectif, merveilleuse concordance de toutes les libertés dans un immense amour, c'est cette République suprême et idéale que nous avons désignée, en quelques études antérieures, sous le nom de *Syn'théon'* (c'est-à-dire: Dieu ensemble); et, s'il est une conception du divin, ébauchée à grands traits, qui puisse être compatible avec les aspirations de l'âge adulte de l'Humanité, il nous semble que ce ne peut être que celle-là, car n'est-elle pas la seule qui soit compatible avec l'intégralité du principe d'amour et avec l'intégralité du principe de liberté?

***

Les notions que nous venons de rappeler brièvement, si elles sont vraies, doivent être capables de s'appliquer aux problèmes les plus palpitants qui, chaque jour, peuvent se dresser devant nous. C'est en effet notre opinion, et, à titre de spécimen, nous nous permettrons d'offrir le cas suivant.

On sait que *La Fronde* publie chaque Dimanche un recueil de questions adressées par ses lectrices et lecteurs. Le Dimanche suivant, elle fait un choix parmi les réponses reçues et donne l'hospitalité à celles qui lui ont semblé les plus intéressantes.

Or, le Dimanche 6 Novembre dernier, paraissait la question que voici :

« Des recherches dans les sciences psychiques m'ont amené à croire que « l'acte de révolte commis par les anarchistes tels que Ravachol, Henry, « Etiévant, etc... ne résultait que du développement chez ces individus d'un « *sixième sens* encore peu connu, produit par la force évolutive qui pousse ces « individus vers de nouveaux modes et les fait se révolter contre l'ambiance

« lorsque celle-ci ne se transforme pas assez vite. Ils apparaîtraient, en un mot, « comme une classe d'êtres, semblables à ceux que la paléontologie a dé- « nommé « espèces prophétiques » et qui périssent, étouffés par un milieu « encore hostile à leur développement. Pourrais-je obtenir quelques opinions « à ce sujet ?

« JOANNY BRICAUD. »

Entre autres réponses, *La Fronde* reçut la suivante, qui parut le Dimanche 13 Novembre, et qui nous valut d'entrer en relations avec notre distingué confrère lyonnais Joanny Bricaud. Dépourvue d'aperçus préliminaires, elle a peut-être semblé obscure à plus d'une et à plus d'un ; nous espérons qu'en cette reproduction, après les pages qui précèdent, elle deviendra plus claire. Voici ce texte, auquel nous n'apportons qu'une modification sans importance :

Si l'on considère l'Univers comme un immense cerveau, composé de cellules (mondes) rayonnant les unes vers les autres ;

Si l'on considère que ces cellules (ou mondes) se présentent à tous les divers degrés de développement ou évolution ;

Si l'on considère que l'état adulte de ces cellules (ou mondes), se caractérise par l'avènement des deux principes de *liberté* et d'*amour* ;

Il apparaîtra comme évident :

Que, vu la solidarité de l'immense organisme universel, l'influence des mondes les plus avancés sollicite les plus arriérés à accentuer leur évolution, surtout au moment critique où ceux-ci approchent de l'âge adulte, ou âge vraiment conscient (d'autant plus que le *sixième sens*, ou sens psychique, se développe tout particulièrement lors de cette même phase) ;

Que, par conséquent, les principes de *liberté* et d'*amour*, réalisés par les mondes avancés, provoquent avec énergie les efforts des mondes qui sont moins avancés, mais déjà en travail de transformation humanitaire ;

Et que, par conséquent encore, dans notre monde en voie de rénovation, si tel être individuel, violemment sollicité par le principe libertaire, n'est pas en état de ressentir et de répercuter au même degré la sollicitation du principe d'amour, il pourra se produire non seulement des explosions d'idée libertaire contre le vieux principe d'autorité, mais parfois aussi des attentats de haine contre la vieille société autoritaire et particulièrement contre tel ou tel individu qui en paraîtra l'incarnation.

Si l'on considère, d'autre part, que chaque cellule (ou monde) se compose (par analogie anatomique avec les cellules cérébrales) d'un noyau (c'est-à-dire d'un globe solide quelconque) et d'une substance ambiante (c'est-à-dire, dans ce cas, d'une atmosphère psychique, séjour plus ou moins éthéré des survies) ;

Il apparaîtra comme non moins évident :

Que chaque exécution d'anarchistes, loin d'anéantir la source des cérébra-

lités violentes, ne fait que transporter celles-ci dans l'ambiance psychique de la planète, ne fait que les transposer sur un plan où elles pourront avoir plus d'action encore en se multipliant par le nombre des « terriens doués du sens psychique » qu'il leur sera loisible d'influencer. Ce qui prouve que cette violence sociale qui s'appelle la peine de mort est non seulement immorale, comme exemple funeste et excuse implicite des violences individuelles, mais qu'elle est éminemment imbécile, puisque — ainsi qu'un écrivain immortaliste (Marius George, si je ne me trompe) l'a déjà fort bien dit — la guillotine n'a jamais tué personne. Au contraire.

D'ailleurs, les anarchistes qui ont jeté le plus d'épouvante ne sont pas foncièrement réfractaires au principe d'amour, tant dans l'ordre particulier que dans l'ordre général. Je n'en veux pour preuve que les lignes suivantes — une des dernières pensées de Ravachol — dont je crois devoir, pour cette fois (dans cette reproduction du texte inséré par *La Fronde*, rectifier l'orthographe :

« La femme est un être qui doit être toujours traité avec douceur et amabi-
« lité. C'est la compagne intime de l'homme. Avec elle tout est beau ; loin d'elle
« tout n'est que tristesse. L'homme se meurt n'étant pas vivifié par l'amour. —
« *Kœnigstein-Ravachol.* — 1892. »

La plupart du temps il n'a manqué aux violents de la liberté que l'initiation, en temps voulu, d'une parole ou d'un acte qui aurait fait surgir et développé cet autre germe complémentaire : l'amour.

J.-C. C.

***

Ce n'est là qu'un exemple des adaptations de nos concepts et principes aux vivants problèmes de l'Humanité. Nous sommes convaincus qu'ils sont capables de s'appliquer aux questions les plus diverses en apparence, de les éclairer d'une même et vaste lumière ; et là nous semble se fonder le criterium de leur valeur. Nous espérons peu à peu les rendre plus évidents, en les faisant surgir de plus en plus de leur formule abstraite pour les montrer en œuvre dans l'évolution du progrès, dans l'effort incessant de tous ceux qui luttent pour la transformation de l'Humanité chaotique en Humanité harmonieuse.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

LA CRISE PRÉSENTE ET L'HUMANITÉ IMMORTELLE

Lorsqu'on s'attache aux études qui permettent d'entrevoir les horizons de l'Humanité immortelle, de l'Humanité intégrale, est-il possible de négliger les questions poignantes qui s'agitent dans la fraction proprement terrienne de

cette Humanité, et qui la prennent aux entrailles? Il vient déjà d'être répondu sur ce point conformément à notre concept et à nos principes. Nous ajouterons qu'il serait d'autant plus illogique de nous désintéresser des profondes crises contemporaines, que l'Humanité invisible elle-même (invisible pour nos yeux) est loin d'y rester étrangère, puisque, sous l'un ou l'autre mode d'existence, ce sont toujours les mêmes êtres humains qui poursuivent le cours de leurs efforts. Aussi, dès l'année dernière, n'avons-nous pas cru devoir nous abstenir devant les tempêtes de réaction dont l'affaire Dreyfus et le procès Zola manifestèrent les symptômes. Notre opinion à cet égard n'a pas varié, et nous suivons avec le plus vif intérêt la discussion qui vient d'être soulevée, sur ce même sujet, dans *La Paix Universelle.* Nous applaudissons aux vaillants articles de MM. Bouvéry, Metzger, de Mme Paul Grendel, du gal Fix, etc. Voici, d'ailleurs, la partie principale d'une lettre ouverte qui fut adressée à M. Bouvéry et publiée dans *La Paix Universelle* de fin Décembre:

***

Mon cher Bouvéry,.... je n'aurais pas jugé à propos de demander aussi l'hospitalité de quelques lignes à *La Paix Universelle,* si, dans le numéro du 1er-15 Décembre, je n'eusse trouvé deux articles (d'une note antisémitique très accentuée) qui ne permettent pas l'abstention. Les manifestes de MM. Guymiot et Morvan viennent de transformer *La Paix universelle* en une arène ardente. Et, d'autre part, la lettre de Mme Paul Grendel contribue à nous entraîner dans la mêlée, à la suite de notre confrère Metzger et de vous-même.

Que chacun éploie donc sa pensée, puisque aussi bien le directeur de *La Paix Universelle* nous y invite en se réjouissant du résultat obtenu par vous: l'extériorisation de pensées qui restaient latentes.

En ce qui me concerne, j'ai déjà effleuré la question dans *L'Humanité Intégrale,* il y a plusieurs mois. Malheureusement, d'absorbantes tribulations vinrent me paralyser, m'empêcher de réaliser la somme de lutte que j'eusse voulu apporter. Vous vous souvenez sans doute de la lettre encourageante que m'adressa alors M. Metzger et qui déja aurait pu être l'origine d'un mouvement, si la tyrannie des circonstances n'eût stérilisé l'effort nécessaire. Mais ce mouvement se fait maintenant dans *La Paix Universelle,* il tend à s'y généraliser, et c'est pour y apporter mon tribut que, par votre intermédiaire, je viens demander l'insertion de cette lettre, avant de la reproduire dans *L'Humanité Intégrale* (enfin reparue),

Ce qui fait, pour tant de consciences angoissées, l'importance exceptionnelle de l'affaire Dreyfus, c'est qu'elle n'est pas seulement une question individuelle. Certes, le problème: « Dreyfus est-il innocent? » mérite une attention soucieuse du droit humain, mais pas plus que s'il s'agissait d'un citoyen quelconque dont la condamnation serait discutable. Ceci, je l'ai déjà dit. Mais, sur

cette question, qu'il était si simple de résoudre, si, les doutes étant survenus, on eût fait naturellement appel aux juges compétents, sur cette question s'en est greffée bientôt une autre beaucoup plus grave au point de vue général: « Pourquoi ne veut-on pas faire la lumière? » Car, il faut bien le dire, sans l'acte révolutionnaire de Zola, sans les pétitions, les protestations de ces misérables « intellectuels », sans la vigoureuse campagne de presse des Clémenceau, des Séverine et autres vaillants, sans l'admirable étude dialectique de Jaurès, sans l'intervention de tant d'hommes éminents, sans les vibrances des meetings, sans toutes ces manifestations de la vie publique, indépendantes des corps politiques comme des corps judiciaires (je ne parle pas de la Cour de cassation), où en serions-nous? que saurions-nous officiellement? — Le faux Henry? — Non. *Ceux qui ont vu* avaient innocenté Esterhazy. Et c'est la pression de l'idée, grâce à quelques indices éclairés par la raison, c'est l'action morale de *ceux qui n'ont pas vu* qui a déterminé, à force de persévérance, la mise en réforme d'Esterhazy, et, par suite, une telle exaspération de celui-ci, que le faux Henry en éclata à l'évidence officielle. Sans la coopération des gens que cela ne regarde pas, nulle enquête, nul interrogatoire ne fût venu mettre le faux Henry en indiscutable clarté, et nulle procédure de révision n'eût été introduite devant la Cour de cassation.

Pourquoi ne veut-on pas faire la lumière? — Ah! chaque fois qu'une telle question peut se présenter, il faut regarder du côté où toute lumière est l'ennemie, du côté du parti noir qui a transformé la religion en arme politique et qui n'a qu'un objectif: dominer à la fois les esprits et les corps. Et alors on aperçoit la tactique: « S'implanter dans chaque citadelle de la force matérielle, après s'être imposé, à Rome, dans la Bastille de la domination spirituelle. S'emparer de l'instruction et de l'éducation, et, par les disciples dociles, occuper les principaux points stratégiques de la puissance. » Hypothèse! dira-t-on. Mais hypothèse qui se vérifie à chaque occasion, hypothèse qui rend compte de tous les symptômes du mal observé, hypothèse qui en rend le mieux compte, donc, scientifiquement, l'hypothèse la plus vraisemblable. (Voir, d'ailleurs, dans le *Journal* du 17 Octobre, l'article de M. Jean de Bonnefon: *Des Jésuites... en général.)*

Qu'est ce donc que cet antisémitisme, dont il est impossible de séparer l'affaire Dreyfus (ainsi que les événements et les polémiques l'ont suffisamment manifesté)? Qu'est-ce donc, sinon la suite du boulangisme? Et qu'était le boulangisme lui-même, sinon une manœuvre pour faire dévier toutes les forces de progrès et de transformation sociale vers le plus perfide des césarismes? Qu'était-ce donc, sinon déjà l'œuvre souterraine des disciples d'Ignace, qui sait se plier à tous les protéismes, pour capter et détourner vers la servitude tous les courants instinctifs du peuple, que le progrès voudrait orienter vers des fins de lumière?

Je m'en tiens à des raccourcis, à des notations brèves; car il n'importe pas de répéter ici des considérations tant de fois développées en si belle clarté par les meilleurs écrivains, et il faut arriver au vif de la question en ce qui nous concerne. Nous tous, qui nous rencontrons dans les colonnes de *La Paix Universelle,* nous avons un point commun: les études psychiques. Nous sommes unanimes pour affirmer la réalité de certains faits qui témoignent de la survivance et présagent l'immortalité. Mais, en dehors de ce domaine restreint, se déroulent, au large, les champs des doctrines. Dès lors, quant à moi, je ne saurais me rattacher à une conception qui n'apporterait à la somme déjà réalisée des conquêtes humanitaires le contingent du fait nouveau. J'estime qu'on ne peut vraiment servir la philosophie émanant du fait immortaliste qu'en la fusionnant avec les aspirations de liberté et avec les œuvres de solidarité universelle. Je crois que nous devons nous unir à tous les efforts généreux, à toutes les luttes contre la tyrannie. Nous procédons de la raison: nous devons être avec tous les champions de la raison. Nous procédons de l'amour: nous devons être contre les aveugles ouragans de la haine. Il s'agit de l'affranchissement de l'esprit: et nous resterions à l'écart! Et ceux-là seuls auraient glorifié l'esprit, et en même temps « la pitié sublime et la justice », comme le dit si bien Mme Paul Grendel, ceux-là seuls « qui, fouillant la vie, n'y voulaient voir que la matière! » Eh quoi! il se produirait une poussée, une crise de croissance en faveur de la pensée contre la suprématie de la force, et nous n'en serions pas!

Un parti! dit-on. Je ne vois point de parti. Je ne vois qu'un *consensus* spontané, fait de révoltes de consciences, et venu des partis les plus divers. Il ne s'agit ni d'un homme ni d'une race; il s'agit de la liberté, des garanties de chacun; il s'agit de la sauvegarde des conquêtes de la Révolution, — hors lesquelles tout effort nouveau est frappé de stérilité, hors lesquelles le spiritisme, par exemple, ne peut être qu'étouffé... ou sophistiqué.

Dreyfus? — Je ne le connais pas, et j'ignore s'il me serait sympathique. — Les juifs? — Je n'en connais pas, et je n'éprouve pour eux aucune instinctive attraction (si ce n'est quand on les persécute). Je ne vois en eux que des hommes; leur qualité de juifs m'indiffère. — Ah! j'oubliais... les trente deniers? — Je ne crois pas être bien hautain; mais pourtant je ne daignerai pas répondre à ce point d'interrogation.

Dreyfus est-il innocent? — Tout ce que je sais, c'est qu'il a été condamné injustement, s'il a été condamné sur le seul bordereau (qui est d'Esterhazy), et illégalement, s'il a été condamné sur tout autre chef, sans être appelé à se défendre. Ceci n'est pas une affaire de lunettes; c'est l'évidence même. Dans mes souvenirs, je trouve cette progression: c'est d'abord l'examen graphologique du bordereau qui ébranle ma conviction de la culpabilité de Dreyfus;

puis la résistance systématique à la recherche de la vérité; l'acquittement d'Esterhazy; l'étranglement de la défense de Zola (« la question ne sera pas posée »); l'effondrement successif des artisans d'obstruction; les confirmations de la parole de Picquart; la tragique révélation du faux Henry; la révolte désespérée contre les conséquences de ce coup de foudre; la persécution inouïe contre Picquart... le reste est le secret de demain. Et, à chaque étape, la conviction de la culpabilité s'effrite. Tant de machines de guerre, se dit-on, pour accabler un homme dont la forfaiture serait évidente! Et voilà pourquoi il me semble que chaque jour apporte une probabilité de plus pour que Dreyfus soit innocent.

Mais, encore une fois, là n'est pas la grande question. Ceux qui ont élevé la voix ont, avant tout, proclamé: la nécessité de la lumière, comme garantie de la justice; la souveraineté de la raison sur la foi aveugle; la suprématie de la pensée sur la force; le triomphe inéluctable de la liberté et de l'amour universel.

J.-Camille Chaigneau.

5 Décembre 1898.

Nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur citer quelques passages de l'article de M. Jean de Bonnefon, signalé ci-dessus. *Habemus confitentem reum* (en compagnie de gens d'église, n'est-ce pas le cas de parler latin?) On sait que M. Jean de Bonnefon n'est nullement un ennemi des jésuites; il nous suffira, à cet égard, de rappeler cette phrase écrite par lui dans *Le Journal* du 18 Janvier 1897: « Ignace de Loyola consacra à Dieu, dans la chapelle des « martyrs, soi-même et ses compagnons, fondateurs de l'ordre qui porte le « plus loin la blancheur de la vertu et la pourpre du sacrifice. » Nous copions sans discuter Voici maintenant ce que nous extrayons de l'article *Des Jésuites... en général* (*Le Journal* du 17 Octobre 1898), en nous permettant de souligner quelques mots:

« . . C'est une commune erreur que de traiter les Jésuites de moines et de « confondre leur Société avec les ordres religieux. Leurs maisons ne sont que « des résidences et les mots de couvents ou de monastères sont inconnus là « où règnent les disciples de *saint Ignace*.

« Leur fondateur, appelé plaisamment un Dominicain perverti, voulut « relier la société civile à la société monastique, rendre l'exercice de la religion « facile, et faire sortir la piété du cloître pour la mêler au monde. Un des « caractères des Jésuites est d'étendre infiniment les horizons autour d'eux. « *Ils se plient à tout pour mieux plier les hommes à leur influence.*

« S'ils ont le *juste orgueil de leur force*, ils l'enferment dans leur robe, « étroite comme une gaîne, et cette couleur noire leur va si bien que, même « cardinaux, ils la gardent, et ne mettent à leur deuil qu'un filet de pourpre,

« ... Pour bien comprendre ces hommes ambitieux sans but, orgueilleux « de modestie, avares pour être généreux, il faut avoir visité la mélancolique « résidence d'Espagne où leur Ordre a son tabernacle secret... Il faut voir là « le Général, ce Louis XIV anonyme, dont le pouvoir n'est limité que par la « crainte de Dieu et qui *dispose de ses hommes comme un général dispose de son « armée au matin d'une bataille.* Celui qui gouverne en ce moment est un Espa- « gnol nommé Martin, avec des yeux clairs et pâles dans une figure sombre « — des turquoises dans du fer forgé. Il a été élu par le libre suffrage de ses « pairs, à l'abri de tout, même du Vatican, qui désirait un général allemand. « La résidence officielle du Général est à Rome, mais son séjour est à Fesiole, « ou en France, ou en Espagne. *Sous sa volonté, les âmes de trente mille Jésuites « sont inclinées;* les destinées de toute la Compagnie sont enfermées dans le « triple cercueil de ce front accablé. *Sa voix fait le silence dans les consciences,* « comme si la pelletée de terre de la mort était tombée là. *Sur un ordre simple- « ment indiqué,* les fronts les plus opiniâtres deviennent des sarcophages vides « de tout, même de la cendre du passé. *L'art du Général est de plier sa Compagnie « aux besoins du temps:* jadis, les Jésuites furent théologiens et canonistes... « Plus tard, la politique les prit. Ils gouvernèrent les cours et les cabinets par « la chaire et le confessionnal, cette autre chaire secrète...

« ... La Compagnie respire avec immensité, et si vous la chassez d'un « pays, elle se porte sur la frontière, attendant l'heure du retour. L'article 7 et « les exécutions datent à peine de quinze ans, et les Jésuites ont aujourd'hui, « en France, plus de maisons qu'avant leurs *malheurs (!).* Quarante-huit diocèses « les possèdent et ils ont jusqu'à quatre résidences dans certaines villes. Ne « pouvant plus inspirer les chancelleries, ils ne se sont pas attardés à être les « confesseurs des monarchies abolies. *Ils ont pris le germe du monde déposé dans « le chaos de l'avenir.* Leurs efforts se sont concentrés vers l'éducation. *Des élèves « ils en ont partout, dans l'armée plus qu'ailleurs* et même dans les ministères; « je ne parle pas des bureaux. Ils se sont faits journalistes aussi, mais avec « austérité et mesure... »

Nous croyons pouvoir arrêter là ces instructives citations. Ces quelques extraits suffisent pour que nos lecteurs se livrent d'eux-mêmes aux commentaires qu'ils comportent, rien qu'en rapprochant et combinant la plupart des passages soulignés.

***

Comme annexe de ma lettre à J. Bouvéry, qu'on me permette de donner place ici au raisonnement très simple par lequel, écartant toute complexité inextricable, j'arrive personnellement, au sujet de l'affaire Dreyfus, à une probabilité telle qu'elle diffère bien peu de la certitude.

J.-C. C.

Si l'on se reporte aux divers documents officiels, à commencer par l'acte d'accusation du commandant Besson d'Ormescheville, voici ce qui apparaît nettement:

1° Quand la lettre-missive, qu'on a appelée bordereau, arriva aux mains de M. le général Gonse, sous-chef d'Etat-Major général de l'armée, *personne ne songeait à Dreyfus,* et il n'y avait absolument rien contre celui-ci.

2° M. le commandant du Paty de Clam, délégué par le ministre de la guerre comme officier de police judiciaire, fut chargé de procéder à l'instruction, et par conséquent de rechercher, en premier lieu, l'auteur du bordereau.

3° Le dit enquêteur fut mis sur la trace du capitaine Dreyfus par une prétendue *similitude d'écriture.*

4° (Sans même faire intervenir l'opinion actuelle de tous les gens de bonne foi, d'après laquelle le bordereau est de la main d'Esterhazy), il est acquis tout au moins que le dit bordereau *n'est pas de l'écriture de Dreyfus,* puisqu'il représente « d'une manière effrayante » l'écriture d'Esterhazy.

Ces quatre points établis (et ils le sont), que deviennent toutes les prétendues preuves étrangères au bordereau?

L'indice primordial (ainsi qu'il résulte du rapport de M. du Paty de Clam lui-même), c'est le bordereau, *exclusivement. Tout le reste est postérieur.*

Il faudrait donc admettre (dans l'hypothèse de Dreyfus coupable) qu'une *fausse* ressemblance d'écriture aurait pu mettre sur la trace du *vrai* coupable ?

Comme coup du hasard, ce serait plus qu'invraisemblable; ce serait tout à fait fantastique, pour ne pas dire absurde.

J.-C. C.

***

Comme nous l'avons rappelé plus haut, l'Humanité invisible est loin de rester étrangère à nos crises, — qui sont celles de notre monde commun, puisque nous ne formons ensemble qu'une même Humanité intégrale. On lira donc avec intérêt la manifestation suivante, que nous n'avons point produite plus tôt, en raison de son caractère pessimiste, lequel d'ailleurs ne se trouva que trop justifié. Quant à nous, dans l'assistance, la cause de la révision ayant été gagnée, ou du moins la Cour de Cassation ayant été saisie de l'affaire, nous comptions sur une éclaircie. La dite manifestation n'est donc pas le reflet de notre pensée collective. Quant au médium, il est plutôt porté par sa nature vers les camps opposés à ceux de la révision, et c'est tout à fait au rebours des pentes instinctives du cerveau emprunté que notre invisible correspondant dut en faire vibrer les cellules pour parvenir à nous parler comme il suit:

Hélas! Tu me demandes ce que je pense des événements qui se déroulent.

Tu désires savoir quelle en sera la conséquence; tu désires connaître ce que je puis prévoir et ce que je vois.

Je veux bien te répondre; mais c'est avec la tristesse de te dire que je ne vois pas ce que je pourrais désirer pour le bonheur de la France, qui fut toujours l'avant-garde pour le progrès de l'Humanité, et que ma prévision ne peut te satisfaire, te rasséréner, te raviver l'espoir pour l'heure prochaine. Au milieu du désordre qui éclate partout, au milieu de ce fouillis de consciences abjectes et vendues, les Conventionnels souffrent, ils souffrent pour la France, ils souffrent pour toutes les nations.

Une majorité nationale aussi aveugle que passionnée; l'autel et le sabre; voilà le tremplin des forfaitures du jour; voilà l'abjection, la lâcheté; voilà toutes les horreurs qui font de cette France la risée du monde entier. O France, toi la première des nations, toi qui brillas toujours dans leur concert pour la justice et l'équité, ô France de la Révolution, tu es dégradée aux yeux du monde; l'iniquité est en toi, et la poignée de braves qui se lève pour la justice et l'honneur est bafouée, elle reçoit l'insulte, la boue au visage.

O France, ô noble pays, non, non, ne crois point que la justice va se faire de suite, ne crois point que des lueurs d'harmonie vont paraître dans les airs tourmentés. Plus forts et plus nombreux que les braves, ceux qui veulent trépigner sur le droit et l'équité resteront encore les plus forts et les plus nombreux. Ils cherchent à rétablir une sorte de calme, ils cherchent à apaiser les révoltes que l'injustice la plus criante a soulevées, et les martyrs de nobles causes ne cesseront pas encore d'être persécutés. Ni les conseils, ni les avertissements, ni les cris multiples de la conscience outragée ne les ramèneront. L'esprit de domination les a pris, les étreint. La suprématie du sabre est encore toute puissante. Alors, et malgré tout, il ne faut pas croire à la prochaine justice. Il ne faut pas croire non plus à ce que le calme revienne; car les braves dont j'ai parlé ne désarmeront pas, heureusement.

Mais, avec tout cela, notre beau pays de France est en proie à l'inquiétude. On sent partout des frères séparés, des cœurs qui ne battent plus à l'unisson. Il y a encore comme une évocation de guerre civile, comme une révolution nécessaire; mais hélas! la pacification ne pourra se faire encore, et la révolution pour la justice et l'honneur serait écrasée aussitôt que le premier mouvement se produirait.

Cependant, je puis vous assurer que tous les Conventionnels, par ma voix, se sont ligués et mettent toutes leurs forces au service de la cause de la justice et de l'honneur.

Eh quoi! après tant de souffrances, tant de luttes, tant de sang, il y a si peu de progrès accompli! Des factions puissantes, ennemies du peuple et de la liberté, hydres séculaires dont nous croyions avoir abattu les têtes, se retrou-

vent debout et fortifiées, luttant avec succès contre l'esprit de la Révolution, contre le progrès, contre la justice et le bien de l'Humanité.

La Convention tout entière plane sur la France et sur ce Paris, foyer d'où partit, troublant le monde et le rendant libre, le souffle de la Révolution.

Nous allons lutter, nous allons combattre. Et déjà dans le silence bien des timides se réveillent; et la justice et l'honneur verront leur jour enfin. L'esprit de la Révolution prédominera de nouveau. Les forces se recrutent dans le silence, je le répète. Un jour viendra où les changements tant désirés se produiront, et où tous ces fantoches, faux amis de la Patrie, disparaîtront de la scène politique. Courage, amis, soyez avec nous par vos cœurs, par vos fluides. Notre harmonie, qui se lie aux évènements de la terre par vous, est une force puissante qui s'emploiera à faire briller la justice et le droit.

R.

Du 15 Octobre 1898.

(Par l'incarnation. — Médium: M. Franck).

Nous pouvons ajouter, à titre de renseignement, que le nom donné fut: Robespierre. Mais, quelle que puisse être, à cet égard, notre conviction personnelle, basée sur une longue série de manifestations qui s'enchaînent dans une solidité de logique, nous n'avons point la prétention de la faire partager par le lecteur, sur ce simple énoncé. D'ailleurs, sur la question des signatures, nous nous sommes expliqués dans l'article précédent. Au surplus, tout dernièrement, dans une petite séance de typtologie, nous abordions ce sujet avec R. lui-même, et voici ce qu'il dicta par la table : « Qu'importe le nom du semeur, pourvu que le grain germe! »

***

Voici, du 3 décembre, par l'incarnation, une manifestation spontanée bien troublante. Est-elle réellement la visite d'un trouble posthume? Nous la publions sans commentaires, avec ses incohérences et ses lacunes :

... Non... non..... non... non... ... Ma femme! mon fils!.... Je ne veux pas le rasoir. Je ne veux pas !... J'aime ma femme, mon fils!.. Non!.. — Où voyez-vous un rasoir? — Il est là, sur la table... on vient de me l'apporter... Non!.. non!.. Ah!.. ah!... non! ... non! ... Tous en ont fait! je peux bien en faire un!...

C'est le feu! c'est le feu qu'il aurait fallu à l'Etat-Major! Tout détruire! tout!... Non... non.... non!... je ne veux pas me tuer! Non!... non!... Oh! c'est affreux!.... Ma femme! .. ma femme! ... J'ai voulu bien faire, moi, et je me suis perdu.... Je ne veux pas me tuer... non.... non!... je ne veux pas me tuer!... — Mais ne voyez-vous donc pas que vous n'êtes plus dans votre

corps, que vous êtes dans le corps d'un médium? Vous ne pouvez donc plus songer à vous tuer... — ... Je suis vivant, puisque le rasoir est là; mais je ne veux pas me tuer! ils ne me feront pas tuer! — Où donc croyez-vous être? — Au Mont-Valérien... Voici la chambre, la table, le rasoir... Je suis perdu! Il faut que je me tue... C'est le déshonneur si je ne me tue pas... Ah! ah!... c'est affreux de se tuer!.. Une balle, au moins on ne la sent pas venir.... Déshonoré!... Je le hais, Picquart! je le hais. C'est lui... c'est par lui que je me tue... C'est lui qui va faire venir l'autre. — Si cet autre est innocent, n'est-il pas juste qu'il revienne? — Ah! son véritable ennemi, c'est Esterhazy. — L'aimez-vous, celui-ci? — Non. — Quel fut son rôle? — Il est coupable. C'est lui; c'est par ses comédies que l'autre a paru coupable. Oh! que de choses louches! quel ramassis et quel foyer de machinations honteuses!... Ah! il faut en finir... je suis perdu!...

Ah! le voilà!... Ma femme!... Ah! (mouvement de la main vers la gorge)... Ah!.. ah!... (La tête du médium retombe dans un râle).

Le médium en se réveillant s'écrie: « Ah! un homme en sang! Et je n'ai pas de sang... J'ai vu du sang, et, c'est curieux, plus de sang! J'étais couvert de sang, et je ne vois plus de sang... J'ai eu peur, j'ai eu très peur... J'ai vu du sang, et puis plus de sang... »

***

Du 29 Décembre, par la typtologie: « L'éclaircie attendue ne viendra pas encore, malgré nos efforts réunis. Luttez avec nous... Il y a trop de complicités intéressées.— R. »

Du 31 Décembre, par l'incarnation:

Elle se finit cette année de crise, de lutte, d'explosion de haines.

A cette fin d'année, nous voyons deux Frances: la France du passé; — la France du progrès, de l'avenir. Et ceux de l'avenir, vrais lutteurs, âmes vibrantes, cœurs hauts et nobles, soutiennent, au péril d'intérêts tels que celui de leur vie peut-être, le drapeau de la justice, de la liberté et de la vraie fraternité. Deux Frances, deux camps. Le plus faible des deux a tous les droits; c'est celui qui combat pour la vérité et la justice. Et l'autre camp l'écrase, cherche à l'anéantir. Tout le passé d'ombre, de ténèbres, de superstition, s'est levé, fantôme noir, hydre immense. Ce camp veut la France à lui, étouffant toute liberté, toute équité, tout sentiment de justice.

Soyez forts et braves, restez courageux, restez en vedette: la vérité est avec vous. Cette force synthétise toutes les forces; et, n'eussiez-vous que celle-là, vous avez assez pour vaincre, malgré votre petit nombre, car ce petit nombre est au moins l'élite de la nation. Ce petit nombre est encore augmenté par l'élite

de toutes les nations. Le monde entier vous regarde. l'heure est donc très grave. Le monde, par la France, vit en ces temps une vie double, intense. Et si le parti de l'obscurantisme, si le parti des ténèbres remporte la victoire, la France et le monde reviendront en arrière, la liberté ne pourra plus être considérée que comme un vain mot, et la justice, souillée, ne saurait plus être.

Les Conventionnels font des rapprochements. La situation actuelle peut être comparée par bien des côtés à celle de 89. Quel courage ne fallut-il pas! Quelle force d'abnégation ne fut-elle pas indispensable! Tout de nous entra dans la lutte, et tout y resta. Mais la liberté brillante, rayonnante, germa de notre sang.

Ce gouvernement que soutiennent tant de complicités a jeté un défi à tous ceux qui luttent pour la vérité, pour la lumière. Des misérables rassemblant des documents épars, volés n'importe où, ont étayé la plus abominable des accusations. Tous cependant cherchaient des moyens, purs ou non (pour ne pas dire autre chose), pour gagner l'avancement rêvé. Des faux étaient commis partout; les compétitions, la jalousie, la haine les augmentaient. Et enfin il fallut un bouc émissaire, pour supporter tout le fardeau. Le fils d'Israël était là: c'est lui qui en fut chargé. Tous compromis, ils se jetèrent sur lui, loups dévorants; mais lui aussi, suivant l'exemple des autres, courait l'amorçage pour l'avancement, pour les grades (1). Mais il ne se doutait pas qu'il serait véritablement chargé de toutes les fautes des autres; il ne se doutait pas qu'un ensemble terrible l'accuserait, que tous se ligueraient pour le terrasser. Là bas, étalées parfois sur de grandes tables, on voit ces pièces, ces faux, ces papiers qui disent tout et ne prouvent rien. Il y a un ensemble, mais il n'y a aucune preuve palpable, indéniable, irrécusable. Il y a surtout contre cet homme l'œuvre d'un parti puissant, l'œuvre d'un parti compromis; et il faudra pour eux que le Juif ne cesse jamais de porter le poids d'infamie des vrais coupables, des grands coupables, des misérables jusqu'à ce jour épargnés. Tout se tient dans cette vaste complicité; on se soutient, on est parent ou allié, on est complice. Non, non! avec ma lumière j'ai pu m'approcher de ce faisceau de preuves, et dans cet ensemble il n'y en a aucune de décisive.

La campagne va se continuer; les esprits valeureux qui combattent ne cesseront pas de continuer leurs attaques. Dans cet édifice social il y a encore du vermoulu, du délabré, du pourri. Et l'œuvre de la Convention n'est pas finie.

Celui surtout qu'on fait mine de poursuivre, et à qui on emplit les poches d'or pour qu'il aille se distraire à l'étranger, de ville en ville, celui-là qu'on protège et que, par un simulacre honteux, on fait dépendre de la justice, oh! celui-là surtout est le grand coupable. C'est celui-là qui est la cause du brandon de discorde; tout cet affolement vient de lui, toute cette crise est son œuvre. Viveur, joueur, vicieux enfin, chassé par la honte de tout un pays, et sans aucun

(1) Voir, à la suite, la discussion.— J.-C C.

subside, sa poche s'est remplie d'or, et il court le monde. On le craint; s'il parle, tout rentre dans l'ordre ; mais gare ! quelle compromission, quelle honte éclatant enfin lumineuse à tous les yeux ! Quand donc cet homme aura-t-il un peu de lumière ? Quand donc le remords descendra-t-il en lui ? Quand donc songera-t-il à réparer ? Mais parlerait-il, dénoncerait-il, réparerait-il, le trouble en serait-il plus grand ? Non. On ferait justice, la crise passerait bientôt, et le travail fécondant, la paix intérieure ramèneraient ce calme tant désiré par tous les vrais français.

C'est vrai, les plus grandes forces spirituelles, comme les plus grandes forces terriennes, ne sont pas du côté de la justice et de la vérité; mais nous resterons sur la brèche. Esprits de France, nous veillons sur la France, nous la voulons heureuse et fière, — mais juste, — puisque c'est d'elle que partit l'envolée de liberté de 89.

Luttons, amis, frères; soyons forts, soyons vibrants. Si nous sommes combattus, nous remuons quand même les consciences. Remuer les consciences, c'est jeter un germe fructueux pour l'avenir. Grâce à nous, la France devra sortir de cette crise, plus heureuse et plus libre. L'année qui va naître verra au moins déchirer ce voile épais, les yeux se dessilleront enfin, et bientôt, la lumière se faisant à travers les troubles, nous viendrons rayonnants serrer vos mains dans la joie du triomphe pour la justice et la liberté.

R.

Encore une fois, les humains invisibles qui se manifestent à nous ne sont que nos libres collaborateurs. Notre tribune est à leur disposition; mais, de même qu'ils peuvent s'y faire entendre dans toute la franchise de leur opinion, de même nous réservons la plénitude de notre propre jugement. Ils ne tentent point d'exploiter le prestige de l'au-delà, ils ne cherchent jamais à nous imposer leurs manières de voir; et c'est ainsi que nous restons bons amis.

Cela dit, je dois déclarer que pour mon compte je ne me sens nullement gagné à l'opinion de R. (Robespierre), en ce qui concerne l'amorçage.

Dreyfus n'a été poursuivi que pour le bordereau, faussement attribué à lui par l'enquêteur du Paty de Clam et les experts. La cause de la condamnation de Dreyfus (cause que nul des après-coups ne saurait modifier), c'est donc le bordereau. Or (et qui donc aujourd'hui le conteste sérieusement ?), le bordereau est d'Esterhazy. Donc, Dreyfus est innocent du crime pour lequel il a été condamné.

Ce point établi, Dreyfus s'est-il livré à des tentatives d'amorçage ? C'est là une question toute différente de l'autre. Et jusqu'à ce que l'affirmative soit établie par une enquête lumineuse, la négation est de droit. J'ajouterai que la conduite ambiguë du capitaine Lebrun-Renaud, son attitude inconsistante devant le commandant Forzinetti, dans les couloirs du Palais de Justice, ne

sont guère faits pour étayer ce qu'on a appelé improprement les aveux (improprement, puisque les prétendus aveux se rapporteraient à tout autre chose que le crime psursuivi). D'autre part, il ne faut pas oublier que Dreyfus, dans une note à son avocat, datée du 31 Décembre 1894, mentionne une récente visite du commandant du Paty de Clam, au cours de laquelle il protesta contre la supposition d'amorçage (1).

Tout en respectant l'opinion de R., je ne me crois donc pas autorisé à la partager, du moins tant que des faits irrécusables ne seront pas venus l'appuyer. Il doit avoir ses raisons pour parler ainsi; mais ses raisons peuvent n'être que des apparences. D'ailleurs, en toutes matières, chacun doit se faire sa conviction par son propre jugement.

Néanmoins, ce n'est pas seulement pour le fraternel devoir de lui donner la parole, ni à simple titre de curiosité, que nous publions son dire sur ce point comme sur le reste. Supposons un instant qu'il soit dans le vrai, et nous nous apercevrons qu'il soulève une question qui n'a jamais été examinée sous ce jour. Il est bien évident que si l'inquisiteur (je ne me trompe point de mot) du Paty de Clam avait réussi à arracher à Dreyfus un aveu d'amorçage, Dreyfus était définitivement perdu, car on se serait servi de cet aveu pour l'appliquer aux pièces mentionnées dans le bordereau, déjà attribué lui-même à Dreyfus par les experts; et cette culpabilité truquée ne s'appelait plus amorçage (c'est-à-dire non pas même peccadille, mais plutôt titre d'avancement, en cas de réussite); cette culpabilité, par l'application des aveux (venant de Dreyfus) au bordereau (attribué à Dreyfus par les experts), s'appelait, dès lors, bel et bien, trahison. La condamnation devenait irrévocable, sans espoir pour l'avenir. Est-ce là qu'il faudrait chercher la cause des dénégations de Dreyfus, au cas où l'hypothèse de R. serait vraie? Quoi qu'il en soit, dans la pensée de celui-ci (comme il nous l'a confirmé par une explication ultérieure), Dreyfus n'est pas coupable, puisqu'il n'aurait fait que suivre des errements dont il n'était pas l'inventeur, et qui étaient plutôt recommandés; et, alors, l'attentat inique, abominable, archi-jésuite, aurait été de vouloir transformer en crime, pour les besoins d'une cause ténébreuse, et par un procédé de prestidigitation, un acte qui pour tout autre qu'un « sale juif » aurait peut-être grossi le grain des épaulettes (au lieu de les arracher). Toujours la fable des *Animaux malades de la peste.*

Encore une fois, j'ai tenu à discuter une manière de voir qui méritait d'être prise en considération. Mais, je le répète, je ne me crois pas autorisé à la partager, tant que des faits positifs et indiscutables ne viendront pas l'établir. Jusqu'à nouvel ordre, l'accusation de forfaiture tombant, je me sens plutôt, pour

(1) Ceci était écrit avant l'arrivée de la réponse de Dreyfus aux questions de la Cour de cassation, réponse qui répète et confirme la protestation de 1894. — J.-C. C.

mon compte, disposé à admettre l'innocence de Dreyfus sans nuances ni réserves.

⁂

Il reste à remercier le médium de son dévoué concours. C'est ce que nous ferons avec d'autant plus d'empressement qu'il n'est pas absolument satisfait d'avoir servi d'intermédiaire aux manifestations reproduites ci-dessus.

J.-C. C.

VIRGINIE GRIESS-TRAUT

Elle est partie, la bonne, l'excellente femme ! Six mois après mon Eugénie, Virginie Griess-Traut a quitté son enveloppe charnelle, nous ne la voyons plus ! Oui, mais est-elle vraiment partie ? — Il me semble la sentir en moi, elle et mon adorée disparue, et je les vois toutes les deux réunies, entraînées dans cette spirale sans fin de Gœthe allant s'élargissant de plus en plus et dont la base étroite et limitée repose sur terre, spirale qui a nom *Progrès !* — Et pourtant tout en avançant dans l'au-delà, tout en s'élevant davantage, tout en montant plus haut, ne sentons nous pas les chères créatures, au lieu de s'éloigner, se rapprocher de plus en plus, nous soutenir, nous consoler, nous encourager au travail rédempteur de la pensée éclairée par le cœur !... N'est-ce pas elles encore, qui par le magnétisme de l'amour immense qui continue pourtant à s'agrandir encore au-delà du tombeau, dirigent nos actions, dictent nos pensées, continuent à murmurer avec nos âmes qu'en quittant elles enserrent plus fortement !

Jean Griess et Virginie Traut formaient aussi un de ces rares « *couple-citoyen* » dont nous parle l'ami Camille Chaigneau. Unis sur terre, ils n'espéraient pas seulement, tous deux, ils disaient être sûrs de se retrouver par delà ce que nous appelons la mort.

D'origine Lorraine, Mme Griess-Traut pouvait à un autre titre, être appelée comme celle qui est venue bien, bien avant elle : *La Bonne Lorraine !* (1)

Les Griess-Traut étaient d'abord à Mulhouse avec Jean Dollfus, puis ils allèrent en Algérie où Jean s'occupa de la culture des cotons algériens. — C'est alors, il y a près d'une quarantaine d'années, que j'eus les premiers rapports avec eux.— Je venais de créer la *Ligue du bien public* et je me proposais alors de

(1) Il nous en reste encore *des bonnes Lorraines*, à preuve Mme Caroline Kauffmann, la dévouée secrétaire de la *Solidarité des Femmes*, l'intelligente continuatrice de l'œuvre de notre Eugénie. — É. P.-P.

publier plus tard les lettres que je recevais, ce que je fis en 1866 sous le nom de *Correspondance cosmopolite* (1).— Jean Griess-Traut fut un des premiers à m'écrire d'Algérie. Qui dit lui, dit l'un et l'autre.

Ce ne fut que beaucoup plus tard, en 1878, que nous nous liâmes plus intimement tous les quatre (les deux couples Griess-Traut, Potonié-Pierre) et que nous devînmes ces *parents de l'âme*, que Gœthe (il faut souvent en revenir à lui !) appela *die Wahlverwandtschaft*. (La famille de choix).

Voici quelques détails quant à la famille du sang de ces braves et dignes gens. Ses parents à elle sont dans une position de famille aisée; n'ayant pas d'enfants, nos amis n'eurent que des rapports affectueux avec les Traut (2).

Il n'en était pas de même des neveux de Griess.— Leurs excellents parents les élevèrent et quand les jeunes gens furent bien lancés dans le *monde* (hélas, monde bien vilain encore!), quand ils eurent un métier productif (Jean Griess, le neveu, est professeur à Alger), Mme Gries-Traut leur dit un jour: « Mes « enfants, nous ne sommes pas partisans aveugles de l'héritage, ce n'est pas « gentil d'attendre impatiemment la mort d'un oncle ou d'une tante pour jouir « de leur fortune!... Mon mari et moi, nous vous prévenons donc qu'il ne « restera rien pour vous après notre mort. Nous vous avons élevés, vous pouvez « bien gagner votre vie à présent; nous avons fait et continuerons à faire ce « que nous pourrons pour vous, venez nous trouver quand vous aurez besoin « de nous... Vous le voyez, vous pouvez désirer en bonne conscience que « nous vivions le plus longtemps possible! »

Oh! que c'est bon quand on peut faire plus pour ses idées que de lancer aux échos des vœux platoniques en faveur du progrès: 50 mille francs par ci, 50 mille francs par là, les largesses de Mme Griess-Traut ne se comptent pas!

Il n'y avait pas encore de four crématoire au Père-Lachaise lorsque Jean Griess-Traut mourut; il fut inciné à Milan. — Mme Virginie G.-T. fit, par reconnaissance, venir à ses frais l'eau dans un quartier de la capitale du Milanais, quartier qui n'en avait pas, et ériger une fontaine surmontée du buste de son mari. — Elle avait raison, le 11 Décembre, au Columbarium, Mme Maria Pognon de donner la vie de Mme Griess-Traut en exemple aux femmes.

Nous pourrions prolonger indéfiniment cette nécrologie, si nous disions tout le bien qu'a fait cette femme de cœur en passant sur la terre; mais il faut savoir nous restreindre. Disons seulement en terminant qu'elle est morte en pleine sérénité, *sachant*, car elle était convaincue, qu'elle allait retrouver son Jean dans l'au-delà.

(1) Voir ce mot dans le Dictionnaire Larousse. Cette correspondance fut l'origine pour ainsi dire des *Phalanges d'harmonie intellectuelle* d'Eugénie. « Poussons plus loin l'idée, disait-elle, tu veux l'harmonie matérielle par la paix, la justice, le libre-échange, l'inviolabilité de la vie humaine, et voulant toutes ces choses tous deux, poussons jusqu'à l'au-delà ! ... » — E. P.-P.

(2) Il y a juste vingt ans, j'allai voir à Berlin M. Traut, un des neveux, qui avait dans cette ville, Wilhelmplatz, un splendide hôtel dans le genre de l'Hôtel Terminus. — E. P.-P.

Vous qui passez devant la case 866 du Columbarium, dites-vous que, quand l'heure viendra de votre désincarnation, si vous voulez que le *passage* ne vous soit pas pénible, vous n'avez qu'à imiter en tout cette femme de bien.

EDMOND POTONIÉ-PIERRE.

NOTATIONS

Nous nous joignons à notre ami Potonié-Pierre pour saluer la mémoire de Mme Griess-Traut, cette femme de noble esprit et de cœur vaillant, qu'on voyait à la tête de toutes les œuvres de progrès, et qui voulut bien témoigner ses sympathies à notre modeste organe. Il est trop tard pour redire la triste et pourtant réconfortante cérémonie du 11 Décembre, au Columbarium du Père-Lachaise. Rappelons seulement les chaleureuses allocutions de M. Noirot (au nom de l'Ecole phalanstérienne), de Mme Féresse-Deraismes (au nom de la Société pour l'amélioration du sort de la Femme et la revendication de ses droits), de Mme Bogelot (pour l'Œuvre des Libérées de Saint-Lazare), de Mme Maria Pognon (Présidente de la Ligue française pour le droit des femmes), de M. Emile Arnaud (au nom de la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté), de Mme Vincent (Présidente de l'« Egalité »), de M. le Professeur Charles Richet (au nom de la Société pour l'arbitrage). M. Jules Allix, après quelques mots d'affirmation sur l'au-delà, témoigna son admiration pour Mme Griess-Traut dans une note toute spéciale, qui rappelle le langage d'Eugène Delacroix (si je ne me trompe) parlant à ses élèves : « Je n'ai qu'une chose à vous apprendre, c'est qu'il ne faut pas m'imiter. » Enfin Mlle Marie Bonnevial, au nom du mouvement féministe, et M. le bon Textor de Ravisi, au nom des idées de Fourier, (il se peut que j'oublie quelque orateur), prononcèrent aussi d'éloquentes paroles ; et quand la cérémonie fut terminée, chacun se sentit retrempé par le souvenir de la noble morte pour les nouvelles luttes humanitaires.

Ce que nous pourrions ajouter (notamment au sujet du « Couple-citoyen ») a été trop bien dit par notre ami Potonié-Pierre pour que nous ayons à y revenir.

***

Nous aurions beaucoup à noter. Nous nous bornerons à quelques indications pour aujourd'hui, nous réservant de nous étendre, une prochaine fois, sur les sujets mentionnés.

L'Unione morale, de Venise, nous écrit : « *L'Unione morale* est aussi *intégration* de l'Humanité. Prière de faire connaître notre Union chez vous au moyen de *l'Humanité intégrale*. « Amour et Liberté » c'est aussi notre mot. »

Nous avons à parler d'une conférence de M. Jean-Bernard, à la Bodinière, sur « Les Femmes de Loti ». Ce sujet, au premier abord, semble un peu étranger à nos études; mais il nous intéresse au contraire avec intensité, comme nous comptons le démontrer, tout en différant d'avis parfois avec notre brillant confrère.

A la Bodinière aussi, nous avons assisté aux expériences de Mlle Lina et de Mlle Myriam, présentées par M. Jules Bois. Mais ce n'est pas en deux ou trois lignes qu'il en peut être question. Nous y reviendrons également.

Un livre d'art très délicat appelle notre attention : *L'Advenu*, par Mme Emma di Rienzi. Nous ne pouvons pour aujourd'hui qu'en inscrire le titre. D'autres ouvrages demandent aussi que l'on s'y arrête. Quelques notes sur les *Souvenirs d'une voyante* de Mme Claire Vautier pourront trouver place dans notre prochain numéro.

Nous aurions eu à parler des importantes conférences de M. Léon Denis et de M. Gabriel Delanne pour le Cinquantenaire du Spiritisme moderne. Nous n'avons que la possibilité de les rappeler.

Citons seulement aussi, faute de pouvoir nous étendre, la récente conférence de M. Lucien Le Foyer, à la Bodinière : « Le Tzar Nicolas II et le Pélerinage de la Paix ».

Dans *Le Voltaire* du 1er Janvier, au cours d'un article de belle et franche allure, Mme Marya Chéliga remémore que la Ligue des femmes pour le désarmement international a précédé, et de beaucoup, l'initiative de l'empereur de Russie.

On nous prie d'annoncer que le *Journal du Magnétisme*, fondé en 1845, par le baron du Potet, continué par M. H. Durville, devient, à partir du 5 janvier 1899, un organe bi-mensuel. Il aura pour titre *Journal du Magnétisme et de la Psychologie*. Sous la direction de M. H. Durville, la rédaction en chef et l'administration du journal appartiendront à M. Alban Dubet.

Nous regrettons que l'abondance des matières nous oblige d'ajourner au numéro prochain une lettre de Mme de Bezobrazow, suivie de deux autres textes, dont une poésie.

LIVRES ET REVUES

Nous avons reçu divers ouvrages qui n'ont pas encore été mentionnés. Les premiers nous sont parvenus depuis déjà plusieurs mois, et nous prions leurs auteurs de vouloir bien excuser ce

retard involontaire. Si quelque omission nous échappe, nous serons très heureux qu'on nous la signale pour que nous puissions la réparer. Voici, à peu près par ordre de date, les ouvrages reçus :

L'Advenu, poème, par Mme Emma di Rienzi (chez Guérin, Nicolle et Ce, éditeurs, 168, boulevard Saint-Germain). — *L'Esprit nouveau — dans la vie artistique, sociale et religieuse*, par Léon Bazalgette (Société d'éditions littéraires, 4, rue Antoine-Dubois). — *Exposé du Naturisme*, par Eugène Montfort (Editions de « La Lutte », 36, rue Longue-Vie, Bruxelles). — *L'OEuvre de Charles Fauvety*, par P. Verdad-Lessard (3, rue Mercœur, Nantes). — *La Fée Mab*, par Mme Paul Grendel (Société d'éditions littéraires, 4, rue Antoine-Dubois). — *Compte rendu de la 1re année du Bureau Français de la Paix* (6, rue Favart). — *Les grands Artisans de l'Arbitrage et de la Paix*, par Quesnel (Notice sur le tableau de M. Danger).— *Les Frontières de la Physique*, par Albert de Rochas (Lecture faite au Congrès international du Spiritualisme à Londres, le 22 Juin 1898). — *Conscience et Automatisme*, par Paul Thévenin (Société d'éditions scientifiques, 4, rue Antoine-Dubois). — *La Question sociale, les Harmonistes* (Extrait de la *Coopération des Idées)*, par Albert Jounet. — Discours prononcé à l'occasion du 40e anniversaire de la mort d'Auguste Comte, par le Dr Robinet. — *La Ley y la Autoridad*, por Pedro Kropotkin (Edition de la « Biblioteca acrata », Buenos-Aires. — *Contributo di fatti per la soluzione del problema di psicologia : « Pro o contro lo Spiritismo »*, par le prof. M.-T. Falcomer (Alessandria). — *Amour et Nature*, poème, par Henri Zisly. — *Almanach de la Question sociale*, illustré, pour 1899, publié sous la direction de P. Argyriadès (à l'Administration de la *Question sociale*, 5, boulevard Saint-Michel). — *Les Hallucinations*, étude synthétique, par Alban Dubet (Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri).— Poème dédié au cl Picquart (œuvre de médiumnité), publié par Mme Georgina Weldon. — *Les Voix de l'Esprit*, recueil, par L. Digues (Librairie E. Flammarion, 26, rue Racine).

Nouveaux échanges, reçus depuis la dernière mention : *Le Midi fédéral* (Toulouse, 1, place du Capitole). — *La Revue du Monde invisible* (29, rue de Tournon). — *La nouvelle Encyclopédie* (76, rue de Rennes). — *Courrier de France*, journal franco-américain (à Paris, 29, rue Bleue). — *Nova Palma* (Palma de Mallorca). — *La Misère* (7, rue Jeanne). — *L'Aube méridionale* (Montpellier, 10, rue Four-Saint-Eloy). — *Philadelphia* (Buenos-Aires). — *Le Progrès* (Vincennes, 39 bis, rue de Montreuil). — *Le Moniteur international* (Bruxelles, 9, rue Saint-Pierre). — *Le Pays de France* (Aix-en-Provence, 30, rue des Arts-et-Métiers). — *L'Avenir social* (Marseille, 1, rue des Chartreux). — *L'OEuvre* (76, rue de Rennes). — *Le Bonheur du Foyer*, sous la direction de Mme Hélina Gaboriau, dr en médecine (39, rue de Moscou). — *Le Démolisseur*, organe coopératif (3, rue du Château-d'Eau, à la Bourse du travail). — *El Rebelde* (Buenos-Aires). — *La Prospérité* (15, boulevard du Temple). — *Revue bibliographique des Sciences hermétiques* (11, quai Saint-Michel). — *Bibliographie des Questions soci[illegible]es et économiques* (72, boulevard Haussmann).

Nous avons reçu aussi, mais malheureusement pendant la période de notre interruption, les communications importantes du Dr Efisio Giglio-Tos, pour le Congrès international des Etudiants, à Turin. Remerciements et sympathies.

(A suivre).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ